

RETOURNEMENTS

© cycle été 2024 de Tiers Livre
tous les textes restent propriété de leurs auteurs

Nathalie Holt

retournements

(ou bien)

TABLE DES CHAPITRES

<i>Instructions préalables</i>	7
<i>Votre titre premier chapitre</i>	9
<i>Votre titre deuxième chapitre</i>	10
<i>Votre titre troisième chapitre</i>	11
<i>Votre titre pour le quatrième chapitre</i>	12

Instructions préalables

- si vous lisez ce texte, c'est que ce modèle s'est ouvert sur votre traitement de texte, bravo !
- on a choisi par défaut une police Garamond, présente sur l'ensemble des ordinateurs, mais vous pouvez bien sûr en changer ;
- format choisi par défaut : livre de poche, 7 x 8 pouces ;
- récemment, sur le Patreon Tiers Livre, [cette vidéo d'appui](#) sur comment utiliser styles, marges et tables de Word, vous y référer (vaut pour l'ensemble des traitements de texte) ;
- copier-coller une par une, dans l'ordre qui vous semble le mieux adapté, l'ensemble de vos contributions pour le cycle, aucune référence à la consigne originelle, mais veillez au titre !
- une fois tout transféré dans ce document, actualiser la table des matières (clic droit), vérifier votre mise en page et l'affiner si besoin via le menu « styles » ;
- bien sûr tous ajouts, toutes corrections, toutes amplifications complémentaires bienvenues !
- important : faire « enregistrer sous » en veillant à ce que votre nom figure dans le titre du fichier !, formats pris en compte .docx, .pages, .odt etc ;
- me le transmettre par mail (pas pdf, mais formats ci-dessus !).

Poussières

Au début, on gratte avec l'ongle, on détache un petit bout et on tire le plus délicatement qu'on peut, un lambeau vient, puis un autre, le geste se précise, on déchire avec soin, des lanières de plus en plus régulières, du bas vers le haut, de longs lambeaux aux imprimés de fleurs. On déchire, viennent, la couleur, les tâches et la poussière accumulée ; ce n'est qu'une première couche de papier : un mètre carré de fleurs en deux heures c'est assez décourageant ; on voit bien la deuxième couche, de fines rayures ton sur ton ; on va mettre cette zone à nu couches après couches, on pourra mesurer l'ampleur du travail, on s'attaquera au tout après. Des rayures en premier dessous, et quoi dessous, quoi en dessous du dessous ? on a vu les photographies dans l'album : les petites voitures de la chambre d'enfant ; la toile de Jouy d'avant avant, et le mur nu d'il y a cinquante ans. On tente d'attraper une rayure avec l'ongle, ça ne vient pas ; on gratte, on griffe. Rien. Avec le racloir on n'arrache que de minuscules fragments, que de la charpie de papier ; si on y va trop fort on va tout bousiller,

on ne verra jamais le dessous, ni le dessous du dessous, on ne verra jamais le mur; jamais on ne remontera le temps, on ne touchera jamais le fond ; on se dit qu'à la vapeur ça va venir tout seul, alors on prend la décolleuse. Dans la zone d'un mètre carré, ça gonfle comme un ventre, une cloque, couches sur couches elle gonfle, elle croit, devient énorme, elle va crever on le croit : dessous le mur palimpseste crie

... la boîte noire de Vermeer ; le Leica de Michel enfouit dans le torchon à carreaux Vichy ; celui en carton : quand photographeur « est un jeu d'enfant » : dépliez, coupez, collez , appuyez, souriez ; celui dit de l'espion qui entre dans la poche poitrine ; le numérique reflex avec l'objectif fixe ou le zoom; celui du téléphone qui ne fait pas dans le détail mais préfère le très proche au grand large; le polaroid avec la main qui remue l'image fantôme pour faire naître l'image ; l'œil directeur : moi c'est la gauche ; les expressions : mettre au point en contre-jour, sous exposée et flou de bougé; le bain, le révélateur, la cuve ; quand elle dit : priorité vitesse ; dire la photo va être sur-ex et la découvre sous-ex ; quand tomber amoureuse de sa photo d'avant, de sa photo d'enfant : dans ce

perdu le chercher; et l'album des jours de pluie dans la maison de ré et la question : là c'est qui? photos qui perdent leur histoire avec la succession des morts ; photos perdues qui restent en mémoire ; visages sans nom et tant de noms sans image ; photos qui se substituent à ta mémoire ; celle qui te dit : ça a été là ; celle qui masque ou magnifie ; photos montage ou retouchée ; celle qui témoigne; les Suisses de Boltanski ; les paysans de Depardon; celle du numéro de l'avant-bras ; celle de Quincy Floride devant la maison de bois ; celle de l'aïeule élevée par des Sioux ; celle du grand-père jamais connu ; de ses photos de reportage ; de les découvrir coloniales ou colonialistes ; celle colorisée au pinceau à l'origine de la légende de leur amour; de ta grand mère à vingt deux ans sur le point d'embarquer; la floue avec l'autocollant « non facturée » tellement plus intéressante que la nette facturée ; de l'images dans l'image ; dans les mains qui se tendent ; des folles de la place de mai ; sur le quai: d'un port ou d'une gare ; des bandes témoin du voyage en Pologne dans le camp musée ; et celle qui dépasse dite : du retour (*c'est une photographie de 1945 prise en Belgique je crois, elle est rangée dans la mallette du père et elle dépasse; le noir et*

blanc a perdu ses gris, sur les bords elle s'effrite : que des hommes en veste rayée, certains ont des écharpes. Sans doute sont-ils d'âge différent ; sans doute ils ne se ressemblent pas je ne vois que le trous des orbites et des maxillaires , noirs); celle des enfants morts en habits de satin de l'exposition du musée de l'homme ; celle de l'éclat d'obus resté fiché dans son crâne, une radiographie? un scanner plutôt; et celle dite des cinq générations, mères et filles et moi au milieu orteils écartelés ; de l'album de théâtre : elle en Sylvia lui en toge; de la famille réunie pour un journal ; de quand nous nous aimions et tu portes une kippa ; du livre que je n'aurais pas dû regarder ; du supplice aux mille morceaux dans les larmes d'éros; de l'enfant qu'on arrête ; de Rimbaud vraie ou fausse ; de la mère sur le seuil ; d'Hiroshima sans amour; des modèles de Delacroix ou de Degas; de la petite fille aux feuilles mortes de Boubat ; du sexe flaccide en majesté dans la braguette ouverte ; des photomaton avec elle à plusieurs âges et aujourd'hui elle a trente ans ; et celles en devanture du cinéma à Rabat ; de Cinémonde ou point de vue images du monde ; de nos spectacles dans cet escalier d'hôtel; de son sourire; et la déchirée recollée; et toi en négatif...

celle de la lumière dans les traces; celle des traces dans la lumière ou photographeur comme prendre note en amont de l'écriture

disparu le Leica de Michel enveloppé dans le torchon Vichy enfoui sous les médicaments dans le sac qui se porte à l'épaule ; la cabine téléphonique de la place du village et l'averse de pièces quand tu appelles New York ; les appels en PCV ; les télégrammes de première ; l'album des jours de pluie dans la maison de Ré et la question : c'est qui là? **c'est qui là ?** celle de Quincy Floride assise sur les marches devant la maison de bois, la vraie fausse Sioux de la légende, disparue la couverture qui l'enveloppe; disparu le grand-père jamais connu un grand blond qui étend ses bras en croix sur la photographie, disparues ses photos de reportage coloniales ou colonialistes (sinon cinq ou six qui en disent trop) ; disparue l'image colorisée au pinceau soie de porc à l'origine de la légende de leur amour; et celle de ta grand-mère de vingt-deux ans sur le point d'embarquer, ou nue dans la cabine du bateau ; sa voix qui disait : je le trouvais plus beau nu qu'habillé; ses lettres d'Amérique et tous les dessins de sa main pour raconter en image les trois années de ce fils qui

lui était né en Amérique ; sa naïveté et pourtant cette détermination à fuir avec l'enfant ; disparus ses modèles au crochet pour gager sa vie, ses côtelettes Champvallon, sa crème renversée; disparaîtront ses toiles de fleurs encore adossées au mur du salon, fond de théâtre pour les vraies qui pourrissent dans leurs vases; disparaîtront les photographies récurrentes de ces natures mortes; disparaîtront les bandes témoin du voyage en Pologne dans le camp musée ; et la photographie qui dépassait de la poche intérieure de sa mallette pleine de crayons, cette photographie dite Du retour (*une photographie de 1945 prise en Belgique je crois, elle est dans la mallette du père, elle dépasse; le noir et blanc a perdu ses gris, les bords s'effrite : que des hommes en veste rayée, certains ont des écharpes. Sans doute ils sont d'âges différents ; sans doute ils ne se ressemblent : pas je ne vois que le trous des orbites et des maxillaire , noirs*) **poussières** le cercueil qu'on redresse pour qu'il passe entre les deux portes et on ne sait pas bien où est la tête dans la boîte qui penche et on entend l'élégie de Fauré et leurs doigts fauchent les notes; **poussières** la robe de noce dans la valise qui revient d'Odessa; et les partitions qu'elle jouait, et les livres qu'elle n'avait pas lus, disparue sa

main de dix ans serrée dans celle du grand poète, sa main qu'elle ne laverait plus jusqu'à sa mort jurerait-elle; disparue sa longue vie et sa fin ou sourde et presque aveugle elle se murmurait Chopin **poussières** leurs mains qui se dressent **poussières** les images dans leurs mains; **poussières** leurs noms restes d'os dans la terre; disparu le film d'archive, **cramée** la pellicule; disparu le polaroid et la main qui remue l'image fantôme pour faire naître l'image ; la matière à gratter de l'image plastique et le dessin dans l'image à la pointe sèche d'un Bic; disparus les premiers jours de sa vie et sourires, disparue l'odeur de son sommeil à la commissure du cou, les premiers pas au square quand tu n'es pas là; le Michka perdu retrouvé perdu; les histoires inventées aux portes du sommeil ; la tambouille de terre et de sable qui cuit au soleil ; le cercueil qui passe au loin ; le percheron du garde champêtre disparue la quincaillerie et son téléphone mural où l'on pouvait se faire appeler; disparue la quincaillère en blouse Nylon bleu, et Odette la commise qui disait Ben ! Ben dis donc ! avant de dire; **et** la mère de Dumbo derrière les barreaux ; la créature de Frankenstein et l'enfant au bord de l'étang ; disparue la bête sans la belle et l'Aurore de Murnau et l'aube de

Rimbaud ; le vaporetto de Mahler qui se superpose à la toile bleue de Nicolas Staël ; la mariées englouties de *l'Atalante, la rivière de La nuit du chasseur et l'ombre de l'homme à cheval* ; le sourire intérieur du Mécano de la générale, ses mains dans un film de Beckett projetés sur le mur d'ans d'un musée de Barcelone, voir ensuite des flamands roses dans un parc et la glace coule sur les joues de l'enfant disparue la fusée de Méliès dans l'œil de l'astre; disparu « un petit pas pour l'homme et un bond de géant pour l'humanité » dans l'image pleine de bruit; disparue la pleine lune par la fenêtre, son visage de nuage dans la tête de l'enfant qui regarde et la boîte ronde de La Vache qui rit, disparues ses images et le chandail de laine bleue tricoté main qui gratte disparu le David Copperfield relié à la lueur de la lampe champignon pincée sur le montant du lit cramées les ailes du papillon qui heurtait l'abat jour de métal disparus ses doigts mimant la circoncision du petit Rothschild, et l'histoire des deux cravates; disparus leurs silences; leurs évitements; leurs rires sous capes; leurs voix - et ce matin la sienne sort du poste dans une rediffusion de théâtre de 1960 ; disparu le trou de la souffleuse avec la souffleuse et le trou rond

du ticket de métro avec la poinçonneuse; le panier de friandise à l'entracte et le cendrier dans le bras du fauteuil; disparus les suppositoires à la nitroglycérine que tu demandes sur injonction de ton père au pharmacien et tu rougis tellement quand il rit ; disparu *Le salaire de la peur* que tu n'as jamais vu et le jour où De Gaulle meurt : bal tragique à Colombey, 1 mort; et le concert de Rock que vous deviez donner ce soir là ; disparue la rue en liesse de mai 81 sous la pluie et le rêve d'union (mais La Veuve se tairait) pas encore tout à fait **disparu** le souffle d'avant-hier

Le premier, les pieds dans les glaïeuls, dort : celui du val est mort. Mon second est une phrase, « To die, to sleep ; to sleep, perchance to dream. », si tu rêvais encore de quels fils seraient tissés tes songes. Vient la somnambule, blanche dans sa robe de nuit et le rouge à sa main : Lady pleine de crimes. Aveux de somnambules. Peur de s'être trahi en dormant. Traces involontaires. Dans le sommeil de ses contes la belle a cent ans mais ça ne se voit pas; la princesse au petit pois ne dort pas, Boucle d'or laisse trace. Je me souviens avoir dormi clandestinement dans un hôtel du cinquième arrondissement de Paris, il m'avait

ouvert une chambre au troisième sous les toits, j'ai dormi sur le drap en manteau, à chaque bruit je me dressai dans le noir : sommeil de bêtes aux abois. Quand j'ai vu Le lit défait de Delacroix, j'ai pensé que c'était le portrait en creux d'un dormeur. Dans la Résurrection du Christ Piero della Francesca se peint lui même, en habit de soldat, autoportrait en dormeur parmi les gardes endormis, tête penchée paupières closes, mirage de la peinture: tu t'es vu quand tu dors. Chimère : lui dormant devant le Christ ressuscité. Être réveillé de sa mort : Lazare lève toi. Être revenu d'entre les morts : chaque fois qu'il allait tomber malade, son sommeil l'alertait du danger, rêves récurrents de retourner dans le camp. Enfant si un cauchemar ou la fièvre les réveillait ils appelaient leur père : sommeil de plume du père contre sommeil de plomb de la mère, alors, le père réveillait la mère pour qu'elle se lève : c'était d'une autre époque . « Vos paupières sont lourdes, lourdes, lourdes, Dormez je le veux » des baraques foraines du boulevard et le corps se lève à l'horizontale : voyez comme elle dort dit l'homme dans son habit lumière, d'un claquement de doigts il réveille les paupières et le corps tombe. Combien de nuits t'ai-je regardé dormir? (*J'ai étranglé Mon frère Parce qu'il*

*n'aimait pas dormir La fenêtre ouverte Ma sœur
A-t-il dit avant de mourir J'ai passé des nuits
pleines À te regarder dormir Penché sur ton éclat
dans la vitre – René Char)* Chambres de plaisir où
ils venaient les regarder dormir, belles
endormies plongées dans un sommeil de pierre.
Lui, dès que la lumière baissait il s'endormait;
dans le noir de la salle sa tête plonge : si tu
ronfles je te tue. Souvent il dormait au théâtre il
disait qu'il voyait les spectacles comme en songe,
après il écrivait un article, il était critique de
théâtre pour un journal. Combien de livres lus en
rêvant? Combien dormant. Hier je suis tombée
du lit, je rêvais que je volais. Non ce n'est pas de
la narcolepsie juste un peu de fatigue. Lorsqu'un
patient atteint de narcolepsie s'endort, il fait
l'expérience d'un sommeil paradoxal, après une
dizaine de minutes: elle raconte son rêve, elle est
couchée et elle se voit dormir, elle se penche sur
elle pour se réveiller mais elle ne peut pas se
sortir de son sommeil : sommeil du rêve ou se
voyant dormir elle rêve qu'elle se voit dormir. On
sait à présent qu'elle ne voulait pas dormir parce
que le sommeil c'est la mort : dans le champ sous
le corps des autres elle avait appris à faire la
morte, pas à dormir. Pourquoi broies tu tes dents
dans ton sommeil? Jeanne non plus ne veut pas

dormir, plus jamais dit Jeanne, depuis que l'oncle est venu dormir à la maison. Et tu as l'air si calme dans ton sommeil comme l'eau qui dort ; le bourreau et la victime qu'on-t-il en commun quand ils dorment. Regarde elle te sourit aux anges. Je me souviens du poids de son corps minuscule sur ma poitrine et de son souffle et de l'odeur de son sommeil; je me souviens t'avoir regardé dormir scrutant ton souffle ; il se souvient il n'a pas pu le faire que dans son sommeil ce n'était pas possible, alors il l'a réveillé et après il l'a tué; « Loth, en se réveillant n'avait rien vu, ni su »; dans La marquise d'O. évanouie elle est violée : sommeil, évanouissement, coma, état sans conscience. Combien de jours à te regarder dormir dans ton sommeil artificiel : gisant de chair suspendu aux machines. Je me souviens que la pluie m'avait réveillée la première, nous dormions sous les arbres ; je me souviens avoir dormi sous ton corps et la peur de te réveiller en libérant mon bras engourdi. Dans ton sommeil tu as dit : « plus jamais » et j'ai couru voir le ciel, un instant j'ai cru que les étoiles tombaient, ce n'était pas un rêve, les étoiles répandues dans la mer. Là, face contre terre c'est un corps sans visage, est-ce qu'il dort? Le mobilier urbain ne fait pas le lit des

dormeurs : corps jetés au trottoir, mis sur le bas côté, laissés-pour-compte. Le dormeur du trottoir n'était pas encore mort lit on aux Faits Divers et encore : le croyant endormis ils l'avaient laissé au trottoir, la puanteur aurait pu réveiller un mort. Un enfant de dix huit mois peut dormir dans la rue, même deux. Face contre terre amalgamés au carton. Seuls. Amalgamés à plusieurs : dormeurs des trottoirs et des quais sans visages et sans noms.

Picabia avait peint à ta naissance un tableau de points, comme des bulles de rêve : À l'âge de L'or, c'est le titre. Il fait plus de quarante-degrés à l'ombre, Laure s'est endormie assise-couchée dans le sofa, jambes ouvertes, la sueur perle sa peau et marque l'étoffe de sa robe; un bras pend – je me souviens à présent–, comme la main tient le livre; la main endormie de Laure ne s'est pas ouverte, pas encore, les mots n'ont pas glissé de sa paume ; l'autre bras replié soutient la tête. Laure dort. Je vois tes cheveux blonds dénattés – demain tu les couperas sur un coup de tête : demain c'est encore loin. Je me souviens de ta voix le disant, rieuse, et encore que tu ne mourrais pas: Jamais tu avais dit . Laure tu dors, tu rêves encore. Les mots du livre montés en toi

font comme des bulles et ils éclatent au bord de
tes lèvres: tu rêves et rêvant tu murmures. Tu ne
sais pas encore, ni qui tu es. Tu dors. Comme le
meunier de la chanson, Laure. La pièce
maintenue dans l'ombre te soustrait au blanc
brûlant, quand dehors il neige des cendres. Moi,
Laure, je regarde à la lisière de ton sommeil, je
prends mes craies et je te dessine sur le mur.
Laure dormant, c'est le titre.

Commencements

Un jour je suis commencée ; je suis une potentialité d'être sous les fleurs d'une robe qui n'a pas l'air de noce. Je suis neuf stations (jour pour jour) : à terme. Je monte à la vie : la mère de la mère a les yeux dans l'origine et voit une boule de cheveux noirs. Je passe. Je suis d'un embrasement de juin née l'hiver. Je suis un cri : deux poumons dilatés, une bouche en toit de maison, des orteils et des doigts très longs dit l'histoire. Je suis 1+1 qui fait 3 ; un cadeau pas voulu. Je suis son « petit homme » née fille. Un

genre. Un poids. Une taille. Deux prénoms. Un nom. Je suis un agencement de lettres et de chiffres chargés d'histoires : le début d'une fiction (et plein de petits noms viendront). Je gloutonne, je dors je rêve, je babille, je ris dans un couffin qu'on trimballe : enfant de la balle, de trois maisons. Je me fais une place dans les bras, pas ceux du père pour raison sanitaire. Je suis de grands-mères, souvent. Je vais vite en mots, en marche, en propre. J'ai de la gaité et de l'appétit pour trois.... Et d'un coup, voilà quatre. Un jour – et c'est très vite–, je suis ainée. Je montre l'exemple. J'apprends bien ou mal. Vrai ou faux. Noir ou blanc. Je suis d'un monde qui se divise. J'explore : alcool à brûler, panier d'épices, ciseaux, couteaux... Je colorie. Je patouille. Je fais des châteaux de terre et des gâteaux de sable (ou c'est l'inverse). Je suis ce que montrent les photographies et ce qu'inventent les souvenirs. Je suis ce à quoi on m'assigne et « pas là ». J'aime l'école. Le dehors m'attire. Lever la main Dire. Réciter. Tracer. Je fais rire la classe. Je suis une élève qui peut mieux faire. Et qui excelle parfois. Je m'effraye de la nuit. Peur du noir. Je lis pendant des heures sans m'arrêter puis plus du tout. Je joue. Je mime. Je m'absente. Je suis timide. Je fais le clown, je « bravache ». Je suis

oiseau. Pierre. Chèvre. Ogre : On dirait que je serais. Je joue à la poupée quand elle meurt. Je dessine ma main au fusain. Je mens par omission : J'imagine. Je rumine. Obsessionnelle compulsive. Je me cache derrière le rideau, le pilier, l'arbre. J'invente des décors. Je vois la petite bête. Je fais et refais la même page, le même plan. Je roule des cigarettes. J'écoute des morceaux en boucle. Je doute ; Je doute. Je me prends pour Hamlet. Je m'accroche; Je tiens tête. Me rêve Antigone. Je « m'amazone ». Je me revêts de noir. Je séduis des hommes. Je bois des coups au bar. Je cherche le bon rouge, ni sang, ni chine : C'est si beau le pigment pur. Je broie du rouge. Je ne dors plus. Je tire à pile ou face ; je fais semblant de savoir. J'écoute avec mon cœur. Je cherche une raison. Bras ballants. Je reste sur la question. Je dis non. Mais aussi oui à tort. Je suis bien et mal et noir et blanc et vraie et fausse; je suis ce que j'entends et ce que disent leurs silences. Je prends sur moi. Tentatives. Perdition. Brûlure. Questions sur questions mais corps pour aller danser. Aimer. Fuir. Par peur ou par paresse je perds mon temps. Par flemme ou par orgueil je me dénigre. Je vais trop vite. Je rêves sur rêves les yeux ouverts. Insatisfaite. Cheveux en quatre. Je me passionne. Curieuse. Sans mode

d'emploi. Je m'engage. Je tiens parole. On peut compter sur moi. Je suis là. Je monte les marches de l'hôpital. Je cuisine pour dix. Je descends l'escalier de la morgue. Je m'éloigne. Je prends des trains ; je marche ; je marche; je marche: seule. J'aime être seule. Je meurs pour de faux plusieurs fois. Je pâlis , rougis, balbutie. Je jouis. Je croque un fruit mais serai toujours là pour toi, juste un peu sur le côté. Je me déconcentre avec une mouche. J'oublie les noms propres. Je reconnais ceux que je ne connais pas. J'apprends à regarder dans les yeux. Je m'éparpille. Je fonce quand il faut. Je perds et je gagne au bras de fer. Un jour je mets au monde une fille. Je m'émerveille. Je me lève à l'aube pour écrire. Je découvre le présent de l'indicatif. J'élimine des adjectifs. J'attends juin le cœur battant. Puis c'est la nuit. Un jour je deviens vieille . Vieille. Je veille sur elle qui est plus vieille. « Vous avez soixante cinq ans » c'est le médecin qui parle sans te regarder : je suis que je t'emmerde. Un jour je suis finir. Vieille. Vivante. J'ai douze ans. Je marche. Je marche. Je marche avec des fantômes. D'ailleurs. D'ici. Maintenant. Je regarde. J'écoute.

Je ne m'insurge pas assez fort. Je suis qu'on ne peut pas laisser faire ça. Et pourtant.

À six ans elle écrit le mot ciel avec un s. elle tient son crayon de la main gauche, elle ne voit pas partir la gifle : après elle esquive. Un trois ou quatre de mai : elle nait – quatre sur les papiers, trois dit le corps de la mère- ; sur une photographie du salon on voit le visage de la mère, pas le corps ; c'est bizarre il pleut ; on lui donne un bracelet avec son nom, et trois prénoms. A sept ans, elle l'envoie « foutre »: elle court : courir comme une esquive, un champ puis deux, puis trois – une nuit elle voit la lune tomber dans l'eau- à perdre haleine. Elle a quinze ans et le ciel par dessus la tête, il a sa bouche entre ses cuisse, elle jouit. A Vingt-six ans on lui coupe le pied gauche (amputation c'est le vrai mot) ; elle attrape la maladie mais ne meurt pas. À sept ans elle lit tout ce qu'elle trouve, elle grandit en livres, elle prend trois centimètre en un an ; à sept trois quart elle décide qu'elle sera le cheval de l'histoire; elle apprend à hainnir; elle galope et elle rue. Un crayon dans chaque main elle dessine de deux hémisphère : elle a huit ans, elle se souvient de sa joie, en voyant pousser deux fleurs. À douze ans elle court comme un

rasoir ouvert, elle gagne une coupe, devient célèbre dans sa rue. Mourir n'est pas dans ses idées, elle a trente et un ans quand la mort l'attrape par un pied: sans hésiter, elle n'en a qu'un. À deux ans elle répète : con : crouille : con : crouille comme une comptine : elle tire les mots de la mauvaise bouche, elle ne sait pas que les mots puent : vingt ans plus tard elle pousse la porte et file : mauvaise fille.

laissée en rade dans le bois, plus que les arbres devenus si grands, plus que le silence, et ses bruits, devenu si grand ; ce qui paraissait familier ou du moins semblait l'être retourné comme un gant hérissé de dents; tout plus vaste, tout plus vide et plein ; dans la cour à l'écart avec son habit de feuilles, une grosse tête trop grosse avec qui personne ne joue ; solitude du monstre, solitude de la bête, du mourant ; moi tout seul, crie l'enfant joie, mais ne ferme pas la porte, ne réveille pas les ombres ; seule en nuit de chaque soir d'enfant : peur ; et l'impartageable douleur sans raison derrière sa vitre de fer : et les mots de façade quand seule au milieu de tous ; je me souviens être enfermée dans ce TGV vide cinquante-sept minutes comme des heures et les sièges me regardent ; je me souviens de la nuit

de ce théâtre, de ce plateau plein feu où je peins jusqu'à l'aube et tous ces fauteuils me regardent ; solitude peuplée d'ombres ; seule et l'espace et le temps élargis, accroissement d'être, incandescente présence ; ouïr, voir, sentir ; ce que vous devrez craindre plus que tout c'est elle, c'est elle la rivale absolue: Oh solitude : »my sweetest choice » ; Emily se penche vers la colline; comment écrire une ligne sans être seule, comment voir sans être seule; enfin seule, choisir l'aube la rejoindre ; solitude joie d'heures à soi hors de soi ; remontant juin seule ; bleu noir du ciel tendu à blanc, une péniche passe, guirlandes By-Night ; visages, bras qui se lèvent pour saluer, rires de pont à rive arrachés à l'ombre; eaux fortes chavirées de lueurs et voix qui se touchent ; n'être au long de personne : aller seule, libre enfin ; je traverse des flaques jaunes, je frôle un tas d'immondices, quelqu'un s'est enfoui sous une bâche ; la rive pue ; arbres et façades coulés au noir; une fenêtre s'éclaire, elle creuse une scène ; bientôt un verre se brise ; le parfum d'une robe me frôle, elle disparaît sous la tour des bouchers ; demain encore être seule ; une voix bruit sans adresse, c'est Rilke je crois ; et coule la Seine

le coffre immense un carton et la petite valise
la sienne robe et paire de chaussures qui ne
serviront plus vitres sales Au soir de pluie
vaincue et pierres lavées la rue prend teintes de
couchant volets et murs repeints d'ombre Juin
chante sans chœur et vers la place comme de
poussière rose un nuage traversant l'amer
J'enclenche la ceinture nuée d'oiseaux en contre-
jour avec du bleu autour La dentelle du clocher
sourit juste le temps d'apercevoir une mouette
sur la pointe des ailes glisser du toit Je tourne la
clé à l'intérieur roulement grave de cailloux de
grève et la rue en latence hérissée de lueurs celle
qui criait hier la violence attendue pourtant aux
portes de la nuit Vient l'heure – c'est son heure je
le sais – petite fantôme criblée d'ombres
blanches descendra la rue Petite fantôme en
négatif ton profil immobile quand tu me
dépasses qu'importe je n'ai plus rien à dire aux
mortes je pars faire détour Revoir l'océan avant
l'extinction revoir tomber l'obscurité chauffée à
blanc comme il y a longtemps quand pied contre
le vent tu pédalais et ta natte dénouée Avant de
te fondre à la nuit

arriver de plain-pied comme à Venise ce
matin-là. Descendre du train, monter dans le

vaporetto ; la voir réfléchi dans ses eaux puis, sur la place qui se débonde, oser lentement lever les yeux – tapie dans l'ombre la peur d'être déçue ou de ne pas savoir l'aimer; La Merveille devrait-elle t'attraper la première. D'où naissait l'émotion? de mettre un son, un parfum, une couleur, un accent au présent de son nom ? D'affronter l'incontournable splendeur : tu étais à la fois submergée et démunie ; encore fallait-il se délester des images qui la devançaient : écarter (les) papiers d'A. , La mort et l'adagietto , les lunettes bouffonnes de Peggy G. ; les masques en demi-lune et les ors des carte postales... même Turner. Alors se perdre: la respirer, pas à pas en son dédale : ponts, pierres, flaques ; aimer sa pourriture, ses palimpsestes, ses eaux vertes...

Elle. Vertige en perspective de grenouille et l'océan autour ; elle toute en lignes droite à te cambrer le cou et te tourner la tête : tu la marches et sa démesure te grandit. Elle en noir et blanc, l'aigu de ses lumières, noire et blanche jusque dans ses nuit traversées de sirènes. Noire : toits terrasse ; cheminées, échelles aux paliers de fer... et ce Calder disparut sous les décombres des deux tours. Elle la plus aimée ; de toutes la préférée : en deux étés sous un soleil de plomb – une seule fois j'aurai connu sa pluie, sous le

porche de briques noires Down Town et sa pluie remonterait la rue en fumées. Penser à elle, c'est éprouver un regret en même temps qu'un sentiment d'ultime liberté ; ta jeunesse et l'impossible récit d'une traversée : celle de ta grand- mère avec son carnet de croquis sur le petit vapeur quittant l'île des larmes et ton père en gestation... 1983, Brooklyn bridge de tes photographies, images d'Épinal collées dans un carnet aux pages dispersées, cette photo que tu avais prise: l'homme en bras de chemise lisant son journal face à l'est river s'il portait-il un Pork Pie Hat. Je me souviens de la tache rouge de mes ballerines de caoutchouc descendant l'avenue, et le bout de l'avenue ou de la rue à portée de vue, toujours sans fin; de l'odeur salée qui surgissait des perpendiculaires, des groseilles à l'étal grosses comme le poing: je me souviens de ce premier Rothko comme une énigme rouge ...

juste une image : il faut partir. Par la vitre du car remontant la foule, ce guerrier noir et nu.

habiter la fenêtre sur cour, rue, jardin, même
aveugle habiter s'enfourir se hisser trouver la
branche maitresse entre ciel et terre habiter
l'arbre

habiter laisser trace; la paire de chaussures, la

robe, le livre... c'est ici qu' elle aurait habité ; on la cherche habiter la chambre du tableau; accrocher le tableau de la chambre, se dire : c'est ici maintenant que je vis comprendre sans pouvoir expliquer qu'ici on ne pourra pas habiter « *De la pièce située au second étage à l'angle sud-ouest de la maison et pourvue en conséquence de plusieurs fenêtres ,on connaît surtout sa fonction d'observatoire. Emily a noté dans un poème le paysage sur lequel donnait l'une d'elle. Branche oblique de pommier, relief d'une cheminée, dôme lointain de colline , flèche d'un clocher. Cl. Malroux Chambre avec vue sur l'éternité* réfugiée sous les ardoises du toit retenant ton souffle écouter la nuit habiter un silence

habiter avec eux, avec lui, sans eux, sans lui, habiter seule à présent habiter en face, à l'angle il faudra le nom et l'adresse ; vous pouvez présenter un justificatif de domicile pour ce travail justifier d'habiter ; pour habiter justifier d'un contrat de travail le père, vingt mois dans la cache, une sorte de faux plafond au premier étage près de la salle de bains, un mètre vingt de hauteur, (mais le plafond n'aurait pas grossi comme le ventre de la

mère et personne n'aurait su). habiter
disparaître : survivre
Jonas dans la baleine, Job sur le tas de fumier
Anne dans la tour ou dans l'Annexe
habiter l'inhabitable le bidonville de Nanterre on
l'apercevait de la route, je plongeais dans ce
fatras de tôle, de planches, de roues, en cabanes (et l'enfant au parpaing couvert de boue) je ne
pouvais pas arracher mon regard : Ils vivent là,
c'est vrai
habiter de passage ; lui ne vivait que dans des
hôtels il parlait de cellules provisoires, il avait
connu la prison, longtemps
habiter dans, sous, sur, dedans, dehors, ici, là
elle déféquait entre deux voitures; elle avait
habité sous la dalle, sous l'abribus, sous la bâche,
sous le porche, sous la pluie; sinon une fois dans
l'auto restée ouverte habiter longtemps quelque
part

183 bis rue du faubourg poissonnière , 150 bis
rue Legendre , 116 bis rue du ... « Tercer » des
bis

183 bis rue du faubourg poissonnière un
appartement sous les toits, les trois chambre, le
double salon; au bout d'un long couloir une
chambre minuscule attenante à la cuisine,
l'odeur de cramé derrière la porte, la porte de la

cuisine à trois verrous qui donnait sur le palier
 des chambres de bonne et par laquelle mon frère
 et moi rejoignons l'escalier de service pour
 descendre les ordures ménagères. Personne
 n'avait, ni entendu, ni vu, ni su l'enfant de la
 bonne resté seul.
 58, 67, 2 ou bien cour des trois frères, rue Victor
 Hugo, Colombes, Oinville, Barbès, Montmartre
 58 rue T. : sonner; dire : c'est ici que j'habitais
 mais dans le rêve la maison était vendue et nous
 y vivions pourtant et les morts étaient morts
 mais bien portant
 et c'est votre dernière demeure : la fosse, la
 nécropole, l'égout habiter pour de faux habiter
 des fictions habiter des décors je vais dans ma
 maison de théâtre, elle disait de la maison de
 Molière elle y avait sa loge
 « *Je m'en vais dans ma cuisine, trois mètres sur
 trois mètres sur trois mètres, attendre qu'il me
 siffle. ... Ce sont de jolies dimensions* » S.B. fin de
 partie habiter la scène
 l'habitable de zinc les corps reclus – têtes de
 chiffon puis, au plein feu de la scène, se dépliant
 pour saluer.
*(Nell et Nagg, les parents de Hamm qui ont perdu
 leurs jambes lors d'un accident de tandem dans les
 Ardennes vivent dans deux poubelles situées sur la*

scène.)

l'actrice assignée à résidence trente jours dans la poubelle de scène avait tenu secrètement un journal: un journal de scène pour la scène. Hors-Jeu ainsi l'appellerait-elle chaque soir une maison de papier brûlerait sur un petit charriot traîné par le fantôme de la sœur habiter en effigie endosser : un rôle, un costume – cependant l'habiter habiter, être possédé : c'est un dibbouk ! diboukk ! dibouk ! criait la mère ; l'âme de la sœur morte l'habitait même sa voix la rouait de coups

Les dimanches ce que je préférerais quand nous arrivions rue de Steinkerque c'était l'odeur de cave dans le hall, plus marquée dans le petit recoin sous l'escalier où je me cachais pour faire peur à mon frère, et qui s'éventait à mesure que nous gravissions les cinq étages. Quand nous arrivions rue Legendre, et qu'il fallait se laver les mains avant de passer à table, celle de la poudre de riz (une boîte rose entrouverte) sur le rebord du lavabo; celle de bas lavés au savon sur l'étendoir de la baignoire de la salle d'eau sans fenêtre Ou quand on revoyait le contenu du cartable le dimanche soir, l'odeur de rognures de crayon, de

quignon de pomme et de colle ouverte
L'odeur de l'arrière cuisine de Oinville,
douceuse ou âcre suivant les courses qu'elle
avait faite; celle du caramel renversé sur la
plaque du four ou cuisait la crème aux œufs; celle
de l'alcool à brûler sous l'évier
L'odeur de poussière propre chez Marguerite
Celle du salpêtre et du sel de Ré qui reste dans
les vêtements
Quand elle avait ses règles (mot qu'elle ne
prononçait pas : les anglais débarqués
l'expression lui venait de sa mère), son haleine

La sueur de l'adolescence rassurante et honnie
Celle du sperme la première fois

Ce qui reste de ta peau : l'idée d'une odeur de
pain d'épice ; y penser et sentir le perdu, pas le
pain

L'Arpège sans sa peau, ersatz d'elle

Le parfum de la pluie d'été celui du pain qui
cuit

Le goût de l'odeur et sa couleur

« mi pare sentir odor di femmina... ! » Don
Giovanni

« vous êtes comme les roses du Bengale
Marianne sans épines et sans parfum³ , après la
phrase me revenait sans cesse

Pour enlever l'odeur de sueur des costumes de scène qu'on ne peut pas laver les habilleuses pulvérisent un mélange d'eau et de vodka

Sentir l'entourloupe ou le rat crevé quand il t'explique qu'avec ce raticide ça ne sentira

rien derrière la cloison (les raticides de la nouvelle génération qui dessèchent le cadavre du rat et qui évitent la formation d'odeur)

Pouah ou Berk

le lait régurgité

le linge mal séché

l'odeur de sa salive sur le mouchoir quand elle voulait nettoyer « ta frimousse »

celle de l'œuf qui a explosé dans le frigo dégivré

l'odeur de fer des pièces de monnaie, ou celle des montants du lit de camp qu'on installait dans la chambre de passage

(En soi, le fer ou le cuivre ne sentent pas, expliquent deux chimistes. Cette odeur de métal est produite par notre corps, selon Dietmar Glindemann (Université de Leipzig, All.) et Andrea Dietrich (Virginia Polytechnic Institute, USA). Pas vraiment désagréable : l'odeur de l'urine après avoir mangé des asperges

Et l'odeur des gaz sous le drap qui les faisaient
rire (« avec elle on ne pouvait pas en rire, avec
toi ce n'est pas pareil c'est pour ça qu'on
s'entend bien ») s'il l'avait aimée à cause d'une
histoire de vents
Qui a pété le succès soudain d'En attendant
Godot en

matinée scolaire

Dire « ça crougnoute » et se faire engueuler
Hyperolfaction ou hyperosmie par crises

Odeurs fantômes qui se prolongent

Vraiment je ne sens pas, tu es folle ça ne sent
rien . Mais je t'assure, c'est terrible cette odeur
de brûlé

Hallucinations olfactives dans le Journal de
Strindberg

Je ne peux pas le voir ou je ne peux pas le sentir :
quelle est la nuance?

ça sent la fin (au début est-ce que ça sent)
ça sent le sapin (et je ne voyais pas l'arbre)
ça sent le roussi (rien ne cuisait dans le four
mais ma sœur était rousse)

L'odeur de vase de l'eau du vase des roses qui
étaient roses ça ne sent pas la rose (mais la
litote)

Rue de Steinkerque avant-hier dans la rue bondée – et en levant la tête le Sacré Cœur était toujours là – , j’ai croisé un groupe de touristes silencieux , en tête du groupe, une femme, leur guide certainement, tenait à bout de bras un parapluie rouge fermé ; la dernière fois il était jaune et comme il pleuvait l’homme le tenait ouvert ; allaient-ils prendre à droite sur le boulevard vers Pigalle ou s’engouffrer dans le métro Anvers; quelqu’un qui sortait du supermarché chinois en face du deux a couru, les talons claquaient sur la chaussée ; quand quelqu’un court dans une rue bondée, et c’était le cas avant-hier, ça peut produire une légère tension, certains se sont retournés ; l’homme qui courait est entré dans la pharmacie qui fait l’angle. J’ai tapé le code et poussé la porte à deux mains, elle est si lourde (avant-hier il était environ 18H quand je suis redescendue pour acheter des œufs et du pain à ma mère il suffit de remonter la rue de Steinkerque et de tourner à droite rue d’Orsel pour trouver un premier supermarché dit de ville, à quelques pas il y en a un plus grand avec un sous sol, on passe devant une biscuiterie la même qu’à Avignon et à Nancy, deux boutiques de vêtements, et une de bijoux fantaisie; dans le contigüe au premier

supermarché et, qui dépend de lui, on trouve un dépôt boulangerie ouvert sur la rue, le pain et les croissants sont cuits sur place, la baguette est à 1 euro 80, on peut aussi acheter des sandwich et des salades; en juillet la queue est dense, les touristes qui ne se confondent pas avec les employés des bureaux et des magasins alentour mangent plus volontiers dehors: dans le square du sacré cœur près du manège aux chevaux de bois, en bas dans celui d'Anvers autour du kiosque à musique sans musique)

Rue de Steinkerque dans la rue bondée, je tenais la main de ma grand- mère, j'ai croisé un groupe de touristes très gais, il neigeait ; en levant la tête le Sacré Cœur était couvert de neige comme une meringue saupoudrée de sucre glace mais il ne bougeait pas, en face du deux le marchand de souvenir arborait ses boules de neiges, ses Sacré Cœur sous cloche de verre et ses tours Eiffel en plusieurs tailles ; les soieries et les boas de la boutique voisine étaient rentrés, les néons leur donnaient une mine cafardeuse ; l'homme en tête du groupe, leur guide certainement, chantait je m'en souviens un air très entraînant, il tenait à bout de bras une écharpe rouge qu'il remuait en tous sens, ça faisait beau sous la neige ; quand un policier qui

réglait la circulation a sifflé l'homme s'est arrêté de chanter ; allaient ils prendre à droite sur le boulevard, s'arrêter au stand de tir et s'acheter des pommes d'amour – chaque année à Noël il y avait les baraques foraines ; le cracheur de feu se tenaient sur une petite estrade devant la station Anvers. J'aurais voulu encore regarder mais ma grand-mère avait ouvert avec sa clé, et elle poussait la porte à deux mains, elle est si lourde (quand nous étions redescendus en fin d'après midi ma mère mon frère et moi, ma mère venue nous chercher en 4L s'était garée rue D'Orsel, nous l'avions suppliée de faire un tour sur le boulevard pour voir les baraques foraines, il faudrait faire vite à cause du disque bleu, il restait une toute petite heure heure, ce sont ses mots, de ces toute petites heure qui se volatilisent sans qu'on ait eu le temps d'y penser. Nous avions pris à gauche vers le boulevard, les auto tamponneuses clignotaient, ça sentait la barbe à papa. Nous allions traverser quand notre mère s'est immobilisée verte comme la neige du boulevard sous les lueurs du soir tombant : la femme au boa arborait sa bête, elle proposait pour 1 franc de tenir son serpent, on pouvait même se faire photographier ; malgré nos supplications il fallut remonter la rue de

Steinkerque en courant sans avoir touché caressé le boa; rue d'Orsel devant la mercerie le pare-brise de l'auto était couvert neige)

À droite rue D'Orsel, à quelques pas du premier, il y en a un grand, je n'y suis jamais entrée. Ma mère préfère le premier : Celui de l'angle est un vrai piège à touristes qui affiche des prix aberrants, en plus la moitié des produits se trouve en sous-sol et l'ascenseur est toujours en panne, avait dit ma mère; il lui fallait des ampoules, celles de sa chambre venaient de sauter pour la troisième fois ; elle commençait à montrer des signes de fièvre augurant de ses crises : Compte tenu de l'heure, tu iras dans le grand, avait dit ma mère en articulant excessivement, sa lèvre supérieure tremblait: si tu peux aussi m'acheter deux bananes et une boîte pour le chat; un peu de salive glissa le long de son cou.

Le supermarché ouvrait 7J/7 jusqu'à 1 heure de la nuit c'était écrit sur la vitrine; une trappe grand ouverte interdisait l'entrée principale, trois corps alignés épaules contre épaules auraient pu s'y glisser; un homme à oreillette, le fil torsadé barrait sa joue, m'invita à passer par

l'entrée du personnel : une porte métallique blindée à ouverture horizontale; j'entrai dans une pièce pleine de cartons, des tours et des tours, empilés par taille ; sur la gauche un mur de lamelles plastique séparait le magasin du local de stockage, je devinais des ombres blanches; les lamelles s'entre-frottèrent avec un bruit de zip, du côté du magasin des haut -parleurs discrètement parfumés diffusaient une réclame musicale ; la lumière très blanche aplatissait les couleurs, les paillettes des guirlandes publicitaires semblaient exsangues. Les rayonnages garnis de haut en bas débordaient cependant les allées étaient vides et il faisait un froid de glacière. Le plus souvent on trouve les produits d'entretien et la petite quincaillerie au fond des magasins avec les packs d'eau; les fruits et les légumes plutôt près de l'entrée : où était l'entrée principale ? De l'autre côté de la vitrine la rue était noire traversée de lueurs intermittentes; une voiture garée en double file clignotait : L' électrique c'est au deuxième sous-sol à côté des dortoirs, si vous pouvez marcher sur la pointe des pieds ? pour l'animalerie ce sera quelques marches plus bas sur votre droite, attention la dernière est glissante, on doit réajuster la turbine du tuyau

d'huile alimentaire mais le réparateur s'est cassé un orteil hier ; prenez l'escalier, l'ascenseur vient de tomber en panne. La femme en blouse labellisée pointait le bout de l'allée, un soupçon d'odeur brûlée accompagnait les aigües de sa voix : ma non troppo .

on attendait la nuit, le grand noir du ciel bleu-noir, on se disait pourvu qu'il ne pleuve pas, car tout serait gâché – et il pleuvait parfois- ; il y aurait la fanfare, les bonbons sur le port, et le dessert qu'on mangerait en rentrant en s'éclairant à la bougie pour faire durer la fête. Comme pour la pêche – la canne, le seau, le plomb, et le fil de nylon, il fallait des accessoires –; pour l'occasion on rachetait un briquet à gaz – longtemps elle avait fumé des gitanes, dans la cour, la fumée dessinait de petits nuages blancs que le vent faisait fondre en repoussant les grands. Pour nos lampions on allait sur la place, on les achetait repliés dans un sachet de cellophane, et le bâton avec l'accroche recourbée, et la bougie dans son cerceau de fer; pour choisir il y avait les modèles d'exposition suspendus en guirlandes : les tube et les ronds, même des ovale ; des bleu-blanc-rouge, ou à pois, ou blanc ou rouge ou orange uni... rentrés à la maison on

tirait sur l'accordéon et le lampion déployait sa couleur et sa forme; J'aimais ceux à pois orange, lui préférait le bleu-blanc-rouge. Cette nuit là, une nuit criblée d'étoiles je m'en souviens, la lanière de mes sandales avait cassé et j'avais dû porter mes méduses : avec la robe ça faisait moche – je n'aimais pas les robes – j'aimais pouvoir grimper aux arbres, rouler à bicyclette, j'aimais peindre le ciment de la cour et regarder la couleur fuir dans l'égout en dessinant des arabesques ; elle était belle pourtant la robe étoilée, froufroulante , elle brillait comme celle d'une poupée de foire mais le jupon trop long empêchait les genoux. Sur le seuil, elle allume la bougie, l'air fait vaciller la flamme, la flamme tient bon ; elle la glisse dans mon lampion que j'accroche à mon bâton, je le dresse devant moi, la lueur tremble en remontant, elle jette une ombre sur le mur, l'ombre grandit et se déforme, je tiens mon lampion à bout de bras, en suivant la cadence des cuivres et du tambour qu'on entend loin devant je danse ; le lampion monte, et descend, je tourne, et tourne encore, il prend feu : une grande flamme monte comme une fusée, elle brûle, en brulant elle accouche d'étincelles puis c'est uen fumée noire ; à mes pieds gît un squelette de fer.

C'est au bar d'un théâtre ; ce doit être celui du Théâtre du Rond-Point à Paris, c'est au début des années 80 puisque Madeleine vit encore. Marguerite doit attendre Madeleine ou bien... parce que Marguerite n'attend personne (sauf Robert. Robert Anthelme elle l'aura attendu, longtemps.) Marguerite est assise sur la banquette de velours rouge et je l'observe. J'aurais pu m'asseoir à la table voisine, j'ai préféré rester à distance: invisible. Je suis émue. Je tremble. Devant elle une tasse de café; les mains baguées de Marguerite jouent avec la petite cuillère, plutôt les mains de Marguerite jouent avec la lumière réfléchie par la petite cuillère et Marguerite sourit. Adossée au pilier je regarde Marguerite Duras. D'où je l'observe elle ne peut pas me voir : je la vois. Surtout je peux l'entendre. Soudain elle appelle le garçon: c'est Anne-Marie Stretter ou bien... C'est Vera, Vera Baxter... et nous sommes dans une baie, il suffit que je ferme les yeux... Elle a hélé le garçon, elle n'a pas eu besoin de hausser le ton; la voix de Marguerite impose silence : les bruits se terrent sous les inflexions de Marguerite. Elle demande au garçon si dans le

jus de tomate il y a de l'alcool, elle dit: l'alcool ce n'est plus possible – vous comprenez n'est-ce pas, si je bois une seule goutte je meurs. « Je ne peux plus boire : jamais ». Ce sont les mots de Marguerite que j'entends ce jour-là dans le bar du théâtre où je suis venue rencontrer un metteur en scène « pour une scénographie d'une pièce de Duras », il avait dit : Vera Baxter. Un homme rejoint Marguerite. Il a les cheveux longs. Il porte des dossier: Posez ça là dit Marguerite. J'apprendrai que c'est Yann. Yann Andréa, tu ne vois pas ? Je suis à distance. Je l'observe et je l'attends. Tout en moi attend Marguerite. Tout en moi l'appelle... comme dans la cave à Nevers sous la fenêtre sur le pont du bateau dans le couloir peut-être... Je voudrais qu'elle me voie. « Je voudrais que vous me demandiez de vous rejoindre. Il faut que je sache, vous comprenez. C'est une question de vie ou de mort, vous le comprenez n'est-ce pas... » Et Madelaine arrive. Yann se lève pour laisser passer Madeleine. Marguerite et Madeleine rient. Plus tard l'homme me rapportera les paroles de Marguerite Duras. Quand tu as traversé le bar du théâtre elle a dit : vous travaillez avec elle ? la fille, la grande, qui passe là, vous la voyez n'est-ce pas ? elle a

quelque chose; c'est une allure je crois – ... si, si je t'assure elle l'a dit – m'avait rapporté l'homme. Raconter cette histoire c'est un peu prétentieux cependant la jeune femme de cette époque n'existe plus ; l'image a passé; reste le souvenir des quelques mots de Marguerite Duras dans une autre voix que la sienne.

Images

Ce 12 avril, au 46 rue Hippolyte Maindron, je pousse la porte d'un atelier que je crois être celui de Karol un graveur polonais, ami d'ami, qu'il faut ravitailler en vin et cigarettes depuis qu'il a chuté d'un échafaudage. Dans la lumière diffuse, sous la verrière, une femme est assise le buste nu. Tout à fait immobile; sa poitrine irradie : toute sa peau, comme si d'un ange. Pardon, ai-je dit, je crois que je me suis trompé. Si tu t'es trompé, nous sommes frères ! Un homme que je n'avais pas vu se tient sur la gauche dans l'ombre, en parti caché par un chevalet : Deux jours que je fais fausse route ; elle se dérobe ; elle fuit. Regarde. Regarde comme elle... Les graves de sa voix, ce sont eux d'abord; puis l'accent, et les mains aux pouces retournés, puis la masse de cheveux en broussaille, et les sillons de chaque côté des lèvres, et les yeux avec leurs valises comme une réserve de regard : tout gris. Tu as une cigarette ? La sienne n'est plus qu'un clopot gris sur gris pincé entre ses lèvres... Attends! ne bouge pas ! Il murmure : attraper ce qui fuit (les jours passent et je m'illusionne d'attraper ce qui

fuit); le pinceau se lève, disparaît avec la main derrière le chevalet ; c'est comme un bruit d'air soulevant une feuille, comme une feuille frottant ses ailes au ciment d'une cour, ou un battement de paupière. Je n'ose plus les regarder: ni la femme ange assise dans la lumière, ni l'homme creusé d'ombres... autour d'eux des figures aux traits d'huile et de chaux, des trous, des biffures. Je distingue des plâtres et des terres sur pied, figures de fil en lame de couteau, humaines et mâles et femelles aux chairs accidentées... Mais Caroline, c'est le prénom qu'il dira tout à l'heure, Caroline se lève, elle déchire la lumière... elle s'enveloppe d'un manteau et disparaît. Le pinceau tombe avec un bruit de fer : Je m'appelle Alberto me dit l'homme de grisaille : viens on va boire un coup. Rue d'Alésia il pleut Alberto Giacometti remonte le col de son imperméable; nous traversons le passage clouté; ce jour-là Cartier-Bresson ne prend pas de photographie.

C'est une photographie de groupe. Tu te trouves au dernier rang comme sont les grands : « W. mais il a une tête en trop » dira cinquante-cinq ans plus tard ce médecin Polonais dans le documentaire. Cette photographie je l'ai toujours connue, elle

dépassait de la poche intérieure de la mallette que tu trimbalais avec toi dans les studios de cinéma ; et quand tu changeais de mallette, parce que le temps use les choses, l'image survivait. Un jour j'ai su que tu étais sur la photo. Je l'ai su; j'ai oublié comment. (m'aurais tu demandé de te retrouver dans l'image comme on le fait montrant à son enfant une de ses vieilles photos de classe, tu ne demandais jamais rien mais tu adorais les mauvaises blagues). C'est une photo pleine de têtes dont la tienne au dernier rang : têtes, crânes, ce sont les mots je crois. Une trentaine visibles. Ceux des premiers rangs ont des bustes et un début de jambes, ils portent des vêtements, certains rayés, d'autres unis et sombres : trop grands. Deux portent une écharpe. Tu es derrière une haie d'autres semblables un peu comme des ombres; je ne vois que ta tête et le début d'un col; tu ne portes pas d'écharpes autour du cou; tu ne portes jamais d'écharpe, ni de gants, jamais de manteau. À presque quatre-vingt quatre ans tu attraperas la mort dans un funérarium. Je t'avais dit de te couvrir pour l'enterrement de M. Au père Lachaise ce 18 février on grelottait. Tes pommettes avaient bleui. Tu n'as jamais voulu te couvrir : tenir tête à la camarade tu savais faire

de l'image qui dépassait de ta valise.)
C'est une image noire et blanche sans gris, brute
comme une photocopie, cependant gélativeuse
en surface et usée sur les bords. Je ne suis pas
sûre que ce soit le tirage original, je suis certaine
que ce qu'elle montre a été.

C'est une photographie de groupe. Tu te
trouvais au dernier rang comme sont les
grands : « W. mais il a une tête en trop » dira
cinquante-cinq ans plus tard ce médecin
Polonais **(1)** dans le documentaire. **(2)** Cette
photographie je l'ai toujours connue, elle
dépassait **(3)** de la poche intérieure de la
valise **(4)** que tu trimbalais avec toi dans les
studios de cinéma ; et quand tu changeais de
valise, parce que le temps use les choses,
l'image survivait. Un jour j'ai su que tu étais sur
la photo. Je l'ai su ; j'ai oublié comment. (m'aurais
tu demandé de te retrouver dans l'image comme
on le fait montrant à son enfant une de ses vieilles
photos de classe **(5)** , tu ne demandais jamais
rien mais tu adorais les mauvaises blagues **(6)**).
C'est une photo pleine de têtes dont la tienne au
dernier rang : têtes, crânes **(7)**, ce sont les mots
je crois. Une trentaine visibles. Ceux des
premiers rangs ont des bustes et un début de

jambes, ils portent des vêtements, certains rayés **(8)**, d'autres unis et sombres : trop grands. Deux portent une écharpe. Tu es derrière une haie d'autres semblables un peu comme des ombres; je ne vois que ta tête et le début d'un col; tu ne portes pas d'écharpes autour du cou; tu ne portes jamais d'écharpe, ni de gants, jamais de manteau. À presque quatre-vingt quatre ans tu attraperas la mort dans un funérarium. Je t'avais dit de te couvrir pour l'enterrement de M. Au père Lachaise ce 18 février on grelottait. Tes pommettes avaient bleui. Tu n'as jamais voulu te couvrir : tenir tête à la camarade tu savais faire (« qu'elle ose regarder mon nez, cette *Camarade* **(9)** ! Il lève son épée. Que dites ... *je me bats ! je me bats !* [Il fait des moulinets immenses et s'arrête ...] – tu n'as jamais beaucoup lu, lui tu aurais pu le réciter par cœur. Je cherche ton visage parmi les leurs. Je cherche leurs visages. Vous en trous noirs. Je veux distinguer vos visages **(10)** . Je veux les arracher, à leur nuit. Lentement j'apprends à vous distinguer. Eux. Toi. Je te rapproche des images d'avant : tu as seize, dix huit, vingt-deux ans à vingt-trois tu seras arrêté dans un train à Grenoble, torturé, puis emporté dans un autre et – je cherche ta ressemblance. Grand athlétique, blond roux dit-

on. Je te cherche de toi à toi. Deux ans plus tard tu as vingt-cinq. C'est toi là, mâchoire étroite, maxillaires enfoncés, orbites rapprochées sans regard, quelques cheveux ont poussé. On te donne six mois à vivre **(11)** . Cette photographie de groupe comme une photo de classe est une photo de retour, ce n'est pas une photo de classe, c'est une photo de survivants **(12)** (Je crois que je suis sortie de La classe morte de Kantor **(13)** à cause de cette photographie; je crois que je n'ai pas su voir un des plus beaux spectacle des années 80 à cause de l'image qui dépassait de ta mallette.) C'est une image noire et blanche sans gris, brute comme une photocopie , cependant gélatineuse en surface et usée sur les bords. Je ne suis pas sûre que ce soit le tirage original, je suis certaine que ce qu'elle montre a été. **(14) (A)** ce matin, un peu perdue dans les propositions, je ne pensais pas écrire la proposition 21 à partir de la 20, un commentaire de Valérie Mondamert sur la 20 m'y invite : *"dire que cette photo l'accompagnait partout. On aimerait savoir pourquoi comment il ne s'en défaisait pas. Des notes comme à la proposition 21?"*, m'écrit-elle. Alors je tente quelques notes (je m'y colle bien que je n'ai pas de réponse à la question) **(1)** un jour à soixante dix ans tu écris un livre pour

raconter ce voyage, tu commences à remonter le temps avec la voix, dans un Dictaphone, vient l'écriture. Un article paraît dans Le Monde, Léon Greif, était là-bas avec toi, il découvre ton livre s'y reconnaît et te retrouve cinquante-cinq ans plus tard: « là-bas, au camp l'optimisme était une bonne chose dira Léon dans le documentaire (sa femme et sa fille avaient été gazées à la descente du train) **(2)** « toujours connue » ; imprécision de la mémoire ou refus de chercher un début au début? Il faudrait faire une recherche systématique et objective ; toujours c'est une sorte de réponse sans réponse, (est-ce que cette image me hante ?) Elle était là toujours à portée de regard, le temps et surtout les légendes qui auraient dû figurer à côté de l'image l'ont aggravée. Pour moi enfant c'était presque une photo de classe **(3)** ici tout dépasse; « W. il a une tête en trop » dit Léon Greif dans le documentaire. Tu mesures 1m90 à l'époque et tu as vingt deux ans (avec les années on se tasse mais plus on se tasse plus on se rapproche du lointain qui a été tu). L'image était trop grande pour tenir cachée dans la pochette intérieure de la mallette, comme ces cartes postales qui sortent des formats d'enveloppe standard et qu'on n'envoie jamais ou qu'on finit par se

résoudre à envoyer sans enveloppe en cherchant des mots sans conséquence. La mallette, la dernière dont je me souviens mesurait environ 55cm/40 elle était en cuir fauve et très usée, une mallette? plutôt une espèce d'attachée case un peu bohème, pleine de feutres et de feuilles, et de plans en vrac. **(4)** « *On aimerait savoir pourquoi comment il ne s'en défaisait pas.* » de cette histoire longtemps il n'a rien dit : une photo et un tatouage sur l'avant bras 176286. La photo comme le tatouage ils les trimballait partout avec lui, le tatouage c'est assez logique, mais la photo? il y a des questions qu'on ne peut plus poser juste parce qu'ils ou elles ne sont plus là pour répondre; il y a des questions qu'on n'aura jamais pu poser parce qu'on aura été anéanti avant même de pouvoir les poser; je pense à la petite sœur de Marcel Cohen (*Sur la scène intérieure*) et le 10 juillet j'ai lu un beau texte à propos de ce livre de Marcel Cohen <http://www.maisonstemoin.fr/author/pch/> merci @pierocohenhadria **(5)** les photos de classe, les nôtres et celles de nos proches; dans des albums ou en vrac dans des cartons. Retrouver, reconnaître, les uns et les autres : « copains d'avant ». Retrouver, C'est un jeu auquel on aime jouer et parfois il se dit des

choses : reconnaître un proche dans son visage d'enfant socialisé, poli; images où l'on rentre dans le rang; certain.e.s, dépassent d'emblée sur la photo, pas nécessairement par la taille. Je ne crois pas me souvenir d'une photo de classe de mon père. De ma mère celle ou elle doit avoir dix ans , cheveux défaits visage d'ange brune, sage comme une image, col rond et haut de robe froncé à smock on dit; elle avait retrouvé le nom de l'institutrice : je l'ai oublié et celui d'une « copine » à nattes blondes qui était « la meilleure de la classe » ; ma mère a dit elle est morte tôt et tragiquement (mais comment ?) **(6)** les mauvaises blagues dire : c'est mon numéro de téléphone ou c'est celui de mon compte en banque: dire la soupe était exceptionnelle mais j'ai perdu la recette... **(7)** est-ce qu'on peut reconnaître quelqu'un à son os crânien? je veux dire juste dans ses « traits » de crâne, sans les muscles, sans la chair, sans le regard ? Mon beau père avait trouvé dans la rue un crâne humain, il me l'avait donné un jour pour composer une vanité dans un spectacle. J'ai réalisé tardivement l'horreur de tout cela . Ce crâne n'était pas un artefact, c'était quelqu'un : *Alas, poor Yorick!* **(8)** il a raconté que quand il est arrivé il a voulu prendre le métro, il l'a pris tel qu'il était : en

loques rayées. Le métro c'était la liberté **(9)** dans camarde j'entendais camarade, la première fois que j'ai vu la pièce je devais avoir six ou sept ans ça explique la confusion. Je ne sais pas si la camarde est une bonne camarade. (le lien à creuser entre mort et amis) La camarde « qui ne m'a jamais pardonné » de la chanson de Brassens. (le lien entre mort et pardon) **(10)** à chaque visage son nom, à chaque nom un visage. Arracher à la nuit et au brouillard . Pas une juxtaposition de trous noirs, de cheveux, de lambeaux : quelqu'une , quelqu'un **(11)** défier la prédiction . Tenir : « avoir un avenir » il le raconte dans le documentaire, mais aussi qu'il aurait pu , et surtout quand tout allait bien, mettre fin à sa vie (le suicide de Primo Lévi) **(12)** Survivre. Il y a aussi cette question de la culpabilité: pourquoi moi. Silence. Silences des survivants. **(13)** dans la classe morte les poupées grandeur nature et les vivants se confondent. Je me souviens des premières minutes de ce spectacle à Chaillot, ce grand et beau spectacle et moi qui me faufile entre les sièges pour m'échapper, de ma honte de n'avoir pas pu soutenir le regard des poupées **(14)** une image rien qu'une image? Ne pas perdre la légende

Longtemps je n'ai pas su ton nom, je l'ai imaginé. Sur la seule image que je connais de toi, on te voit assise sur les marches du perron d'une maison de bois, c'est en Amérique à Quincy en Floride apprendrai-je plus tard. Longtemps je t'ai cru danoise. J'ai imaginé ta traversée sur le bateau à côté de ce père aux mains roides, dans les jupes de cette femme qui avait déjà cinq enfants dont trois morts. J'ai imaginé votre migration par les plaines ; l'attaque ; l'enlèvement. J'ai vu leurs corps démembrés ; je t'ai vue sur le cheval pi dans les bras de l'indien Tu te tiens assise sur les marches de bois devant la maison de bois, cette couverture à bandes horizontales qui enveloppe tes épaules – non ce n'est pas un châle –, droite comme une squaw. Ta jupe, sans doute un gros coton de toutes saisons, couvre tes chevilles, tu portes des boots à lacets – toujours il marcherait pieds nus, je me dirais que ça venait de toi l'aïeule grandie avec les Sioux; et comme un jour il reviendrait de la mort je me dirais que ça venait de toi l'aïeule rescapée qui buvait du pétrole et qui avait dormi avec les loups

Ton cou maigre serré par un bouton, ta coiffure sèche en bandeaux, ton visage maigre (je dirais

que tu ressembles à la chorégraphe allemande)
mais tes cheveux sont blancs. Quel âge as tu ?
longtemps que tu ne saignes plus. Combien
d'enfants as-tu porté ? je te vois accroupie
adossée à l'arbre tirer le premier de ton corps et
tu ne sembles pas surprise ; c'est avec sa hache
qu'il sépare l'enfant de toi ce danois qui t'a
épousée : orpheline au passé obscur ; longtemps
l'enfant te boira comme tu l'avais vu faire sous
les maisons de peau

La légende dit que tu es restée de tes quatre à
tes douze ans sous les tipis ; qu'un jour un de
leur guerriers t'a laissée aux religieuses, les
Sœurs de Saint Joseph s'il faut leur donner un
nom : voulait-il te soustraire aux massacres qui
les condamnaient et toi avec eux ; je crois qu'ils
t'ont aimée eux qui t'avaient arrachée aux tiens

On t'aura vue monter à cheval comme un
homme ; on dit que tu auras soigné avec leurs
herbes, enfin je l'imagine. Pourtant cette Bible de
chevet

On dit que tu étais mutique, que tu marchais la
nuit; que tu aimais le vent et la pluie comme les
bêtes. On t'a entendue chanter dans une langue
bizarre

Je veux croire que tu as tendu des fruits aux

mains déchirées de coton, que tu n'as pas lynché les noirs avec les autres

Assise deux marches plus haut, avec toi sur la photographie, il y a une jeune femme, elle est française, ce doit être en 1921 puisqu'elle est enceinte. Ce doit-être lui qui photographie, l'américain parti pour la France en 1916 photographeur les tranchées, ton petit fils reporter dans l'armée qui avait épousé la française retoucheuse de photographies. Je sais que lui et ma grand-mère ont embarqué précipitamment parce qu'on te disait mourante

Je ne sais pas si tu le regardes derrière l'objectif. Je ne sais pas si tu penses à l'enfant qui va naître; à la mort qui s'approche

Tes mains gardent silence

Il y a quelques mois on m'a dit que tu étais Irlandaise. O'Hara, on m'a dit : de la vallée boisée aux grandes plaines, si c'était vraiment ton nom Toi tu ne dis rien

Fictions

dans le rêve elle porte une robe de gaze, elle avance vers moi , ses pieds sont nus, de verre il semble; s'ils se brisent la cloche tintera; et la fenêtre vole en éclats. Dehors il neige, de gros flocons échevelés, légers comme des feuilles: Viens, me dit Sylvia, il y a du lait et des biscuits, tu ne sentiras rien... Je tombe du canapé où je suis endormie; d'abord je ne reconnais rien. C'est à Londres chez Peter un ami comédien, il m'héberge pour quelques nuits dans son sous-sol : *basement* on dit ici. Nous sommes le 11 février 1980, jour de mon anniversaire ; la veille Peter m'avait invitée à une lecture de poèmes de Sylvia Plath, d'elle je n'avais lu que La cloche de verre. Elle s'est donné la mort le 11 février 1963, près d'ici à Primrose Hill, au 23 Fitzroy Road, c'était la maison de Yeats ; demain si tu veux nous irons marcher jusque là. À sa mort j'avais donc tout juste quatre ans? Une coïncidence qui plairait à Paul avait ajouté Peter en riant, vous étiez vraiment faites pour vous rencontrer... Et Peter m'avait offert un de ses exemplaire d'Ariel, un poche aux pages volantes. Je me relève ma

hanche est douloureuse, je vais dans la cuisine boire un verre de lait, puis je me recouche sur le canapé : Viens me dit Sylvia dans sa robe de gaze et sa maigreur en filigrane. Sylvia m'entraîne dans l'escalier; ses épaules frôlent les murs aux impressions de fleurs : primrose, primevères (c'est la traduction littérale, c'est le nom, là pas de doute me dis-je dans le rêve, mais comment traduire ses vers) et ses os comme des lames. Les fleurs saignent.

« Ich, ich, ich, ich, chante Sylvia je peux difficilement parler. Je pensais que tout Allemand était toi et la langue obscène. Chante Sylvia Une locomotive, une locomotiveme déportant comme un juif Un juif de Dachau, Auschwitz, Belsen. Je commence à parler comme un juif. Je pense que je devrais bien être un juif. La neige du Tyrol, la bière légère de Viennene sont ni pures ni vraies. Sylvia chante, à mesure qu'elle avance ses os se brisent. avec mes ancêtres tziganes et ma chance bizarre et mon sac de contrefaçon et mon sac de contrefaçon je dois être un morceau de juif... Elle chante, à présent nous sommes devant la chambre de ses enfants, la porte s'ouvre

d'abord c'est ténu, ça arrive comme d'un couloir, ça approche, ça se rapproche : des portes

battantes peut-être ; frottement assourdi de semelles muselées, de polyester; glissière qu'on zippe ; il y a comme un roulement : des charriots peut-être, ça tire, ça racle : on déplace des meubles, on pose des choses : entrechoquement d'objets, métal contre métal. Il lui semble qu'on déverse des matières plus ou moins épaisses dans des récipients : ça coule : on touille; ça remue, ça brasse toujours métal contre métal. Des voix, elle ne distingue d'abord qu'un brouhaha, syllabes entre-brouillées, et bruits de déglutition. Elle doit accommoder son oreille. Combien sont-elles: graves, aigües. Ombres blanches qui s'amenuisent et s'élargissent derrière le bâillon des yeux. Elle les imagine penchés, perchés, arcbutés. Puis ça se nuance: elle doit s'arracher à sa torpeur, se hisser à l'oreille pour discerner, elle se tend pour attraper un filet de mots et distinguer ; ce n'est plus seulement une masse c'est une juxtaposition de voix, quatre ou cinq peut-être ; l'une sur sa droite, l'autre comme au dessus d'elle ; le genre n'importe pas, ni l'âge : l'une chevrote, l'autre prend son temps, les mots entrent dans la lumière, lentement ; la plus aigüe des graves, il semble qu'elle commande (c'est la cheffe je pense, pas besoin de crier elle sait se faire

entendre) autour c'est silence, la voix intime et quelque chose la transperce (celle-là, je dois la craindre)— joindre le geste à la parole on dit, ici la parole s'ébruite avec une lame ou au rasoir (qu'elle se taise). Elle allongée, sanglée, réduite à un plan de métal; une boule entrave sa bouche et comprime sa langue ; un tuyau obstrue sa trachée. Elle ne peut ni articuler, ni crier: tout juste respirer. Ce bruit qui grandit ce doit être celui d'une scie, il lui cisaille les tempes. Et ce poids sur son corps. Ce doit être le début du début. Un mot heurte sa joue, la voix maîtresse a donné le signal. Ils commencent. Ils se taisent à présent. Leur silence grince. Puis c'est un bruit sourd : un morceau d'elle tombe.

Je suis Marie-Madeleine Collin née Dupire à la Souterraine dans la Creuse le vingt-sept février mille neuf cent cinquante-deux à zéro heures vingt minutes trois rue Raymond Joyeux ; je suis Marie-Madeleine Dupire épouse Collin née à huit mois et une semaine à la force des fers, déclarée fille de Jacqueline Armande Dupire et de personne ; Jean me suis dit en dedans au tréfonds, Jean me suis dit pour personne en père : je suis Marie fille de Jean Personne, marin mort en mer me suis dit dedans, Marie fille de Jean

Personne me suis dit sous les coups de mère ; Jean pour personne en père ; Jean sans corps, ni croix, ni terre disparu en mer, Jean mon père j'ai dit, Je suis Marie fille de Jean j'ai dit au tréfonds sous les coups de mère ; me voyant tenant sa main, par les rues et par les champs à son cou ou à son bras ; rue André Poutonnet Bridiers, rue de L'age Bouvier, rue du Peu Sedelle, à travers la dentelle on voyait les rubans, les boutons, les robes ; je suis Marie fille de Jean Personne ai dit en dedans sans bruit sous les coups de mère, Marie je suis, Marie née de la mer et de Jean, avec jambes et bras et vingt doigts, deux oreilles, des cheveux en centaines, et cris de joie, Marie fille de Jean ai dit sous les coups de mère en dedans. Je suis Marie Dupire épouse et veuve Collin née de Jacqueline Armande Dupire et de père inconnu ou personne le vingt-sept février mille neuf cent cinquante-deux à zéro heures vingt minutes trois rue Raymond Joyeux à la Souterraine dans la Creuse ; née à huit mois une semaine, quarante centimètres et moins de trois kilos, grandie sans bruit et battue de mère; je suis Marie Madeleine Dupire placée à Troie, puis à Tenon ; gouvernante puis aide-soignante à Tours; épouse puis veuve sans enfants de Jean Antoine Collin mort le trois mars mille cent neuf

cent quatre-vingt-dix-huit rue de la Fuy en traversant : Je suis Marie Personne, j'ai dit, c'est toi le corps de la parole, sors de ta nuit

j'ai pris à droite c'est tout ; à droite en direction de la boulangerie qui fait du pain de pauvre, – *du pain de taulard* , disait mon père – ; c'est vers le nord, très vite ce n'est déjà plus tout à fait la ville. Sur le parking du garage en face de la boulangerie, Max préparait sa voiture pour la cérémonie, il l'arrosait – le capot noir on aurait dit une mer d'huile – l'enseigne du garage flottait – c'est beau la mer quand c'est tout noir. J'avais pris à droite sans réfléchir : même pas en direction de la mer ; Max ne m'a pas vue, (j'aurais pu dire que j'allais faire un jogging) mais Max ne m'a pas vue (en espadrilles ce n'est pas très crédible), Max n'aurait pas remarqué mes espadrilles. *Ton cousin ne connaît que sa bagnole et son chien : un con*, disait mon père. Je l'aimais bien Max – ce qui se scelle dans les premières années de l'enfance : nos jeux... des fois on se touchait, sa limace entre mes doigts j'aimais bien. J'ai pris à droite en direction de la boulangerie puis à gauche – après le parking ça monte-, j'ai dépassé la maison à vendre depuis que... (*ces enflures de Rom ; de la pourriture et tu veux frayer*

avec ça)... (*fais pas ta conne* disait mon père et *Vlan ça tombait*)... Quand il aurait fallu donner un coup de pied dans la soue j'ai pris à droite, puis à gauche : c'est tout. Je marchais depuis... (au soleil au moins trois heures)... – ces heures des premières fois est-ce qu'elles sont vraiment plus longues ? la corde de mes espadrilles brûlait (la peau avait dû commencer à se défaire). L'homme était assis en bordure de route, calé dans un pliant à dossier, son corps me cachait l'entrée du chapiteau arc en ciel : Fais chaud – il tirait sur un cigare – faut pas rester au soleil comme ça sans boire... et qu'est-ce qui vous amène? on a de quoi à l'intérieur (ma peau avait dû commencer à) : un ventre énorme. Et puis il a claqué dans ses doigts, et tout s'est enchainé; une fille est sortie – une drôle de tête, et minuscule avec ça –, elle m'a tendu une gourde : il nous manque quelqu'un tu veux tenter? – je ne sentais plus mes pieds –, nourrie, logée plus un pourcentage sur les entrées. Il a encore claqué des doigts, un gars en maillot m'a apporté une pelle et un seau : tu commenceras par les chevaux après on verra... C'est le soir que j'ai compris, il y avait un tub pour se laver : les orteils avaient commencé à se souder...

il était là depuis au moins six heures, penché sur le loquet de la porte de ma chambre qui ne voulait pas s'ouvrir et, voyant ma figure désolée, il a dit : si vous envisagiez ne serait-ce qu'un instant la chose du point de vue de la porte. Malgré la sûreté de ses gestes rien n'y faisait. Je savais que si moi je touchais la porte, elle allait tomber en poussière, et que derrière, il n'y avait rien, à part la vie

j'ai pointé le catalogue et j'ai dit, ce sera la battante à hublots. Pour une chambre? vous voulez rire? La femme ressemblait à la nurse qui m'avait gardé jusqu'à mes six ans. Elle m'enfermait la journée entière dans ma chambre ; je l'entendais taper dans l'autre chambre; le mur qui nous séparait s'était mis à pencher dangereusement. Et si vous y allez : pourquoi pas une à tambour, a dit la femme en se levant. Je notais le rêve dans mon carnet, le bleu, un achat récent. Laisser la porte close est une option, me dis-je, et, suivant qu'on se trouve devant ou derrière, en soi une direction; j'en étais à cette étape de ma réflexion quand

c'est bizarre, me dis-je ; il semblait que la porte avait glissé de quelques centimètres sur sa droite et qu'elle s'était soulevée - oh, mais de

presque rien. Quelqu'un qui n'aurait jamais dormi là ne l'aurait sûrement pas remarqué. J'aurais pu aller chercher un mètre pour vérifier seulement mes pieds avait rétréci et j'avais peur en me levant de perdre l'équilibre. Il ne faut surtout pas le prendre contre toi, me dis-je en tirant de dessous mon lit le petit revolver qui me venait de mon père. À travers le viseur, quelque chose bougea

c'est bizarre me dis-je – c'était comme s'il n'y avait jamais eu personne derrière la porte : pas de lueur, ni grattement ; pourtant les éboueurs étaient passé à six heures ; c'est sûrement à cause du chat, me dis-je ; le chat de la gardienne passait par le tuyau d'évacuation des eaux et il entra dans ma chambre pour boire mon lait, j'avais pensé l'étrangler mais, à cause de l'augmentation des charges, j'avais laissé tomber l'idée; à présent je jouais à la pelle avec lui

la porte s'ouvrit, Carl entra suivi de Carl, il traversa la chambre ; c'est bizarre me dis-je il ne m'a pas saluée ; ça m'arrangeait je dois dire, parce que la veille le chat avait mangé mon chapeau

c'est bizarre me dis-je, j'eus à peine le temps d'y penser, la porte sortit de ses gonds

hier en m'asseyant dos au mur bien calée pour éprouver la page avant de la jeter, elle était là, derrière la table, en filigrane . Longtemps qu'on l'avait condamnée et depuis maintes fois repeinte jusqu'à l'effacer; la porte qui donnait sur l'autre porte, celle qu'on n'ouvrait pas sans avoir d'abord fait tinter la petite cloche de verre. La cloche tinta : je pensai à ma mère, à ce qu'elle m'avait dit en refermant la porte de sa chambre

L'homme était par terre, un corps long sale. Dès que je l'ai vu, dès que j'ai vu cet homme je me suis dit je vais le relever et je vais le prendre dans mes bras. Le prendre. L'emmener et le garder avec moi. Contre, je me disais. Le regardant cet homme je le pensais. Un homme je pensais en moi tout bas, pour moi d'abord, dans la sourdine de mon cœur. Je le pensais le regardant. Puis fort. Comme crier en dedans je pensais, assez fort pour réveiller un corps. Très fort. Comme un cri je pensais cet homme le regardant. L'homme était à terre. Ce n'est pas une pierre tout de même je pensais. Si c'est un homme on ne peut pas confondre. L'homme était là comme personne et il y avait de la terre autour et des feuilles. Beaucoup de feuilles cependant le trottoir. Beaucoup. Et le regardant, regardant ce

corps, cet homme en somme, du moins en avait-il l'apparence, même sans chapeau, et pensant à lui autant que je le pouvais; autant que je le pouvais en dedans de moi tout de même, comme crier en rêve, l'homme ne se tournait pas. Un morceau de bois, je pensais, une souche. Une pierre. Pas un parpaing – un parpaing ça ne se peut pas si c'est un homme. Si c'est un homme comme je pense je me disais, je ne dois pas le confondre, je dois le prendre. Mais s'il pouvait une fois se tourner un peu, je pensais. Prêter la main en quelque sorte, se tourner rien qu'un peu, même une fois, à peine. Je le pensais très fort m'approchant jusqu'à l'oreille avec les yeux. Mais rien ne bougeait. Pas même une feuille. S'il pouvait, rien qu'une fois, je pensais. Bon mais le regardant dans l'oreille et m'imaginant le relever et le prendre avec mes bras je me disais : tout de même une fois que tu l'auras relevé tu en feras quoi. Tu as la force de le relever tu le crois et c'est possible mais tu en feras quoi une fois dans tes bras. Peut-être qu'il faudrait le trainer plus loin, je pensais, du moins le déplacer parce qu'ici il est exposé je pensais. Au monde même, je pensais en le regardant dans l'oreille. Je m'imaginais l'avoir relevé et le maintenir avec mes bras sous ses bras, contre moi. Je pensais tu

vas le lever le mettre sur ses pieds et le maintenir c'est ainsi, je pensais : ce sera lourd comme une chose abominablement lourde. Je pensais cet homme à part moi dans la pénombre de mon cœur je le pensais et je voyais l'abîme. Je vais le prendre dans mes bras et on verra, me dis-je pour me rassurer. Tu vas le soulever, il faut bien commencer, c'est un début et Y a qu'une chose à faire si tu vois, un homme par terre, tu le prends et tu le soulèves, je le pensais avançant mes mains, tu le prends même avec une corde s'il faut... et tu tires... et je m'imaginai très bien avec cette idée, je vais le relever, le prendre dans mes bras, je l'emmenais, je l'imaginai le regardant dans l'oreille à terre. J'imaginai. Je m'imaginai. Je l'imaginai. Et rien ne bougeait.

le papier peint aux impressions de [...] d'infimes variations ton sur ton bois de rose, l'usure aux raccords des lés comme gratté avec l'ongle, le bord, juste le bord [...] traces, surtout le mur de droite [...] traits de crayons chiffrés, à un mètre du sol environ, le premier partant du bas : 1m20 c'est inscrit, puis tous les cinq centimètres, les uns au-dessus des autres : comme mesurer des enfants [...] mais il y a du sang ; du sang séché ou bien? comme mesurer des enfants avec du sang [...] les chevilles mises à nues ; un meuble a été là, des étagères c'est probable, un cadre c'est probable, un miroir [...] et les sandales accrochées au clou par le talon [...] dessin en pattes de mouches dans l'angle, il faut s'approcher pour voir : rond, bouche, yeux : une tête, pas encore un visage [...] une fenêtre perce le mur, aveugle ; et l'ours démantibulé au sol, truffe contre verre, avec le ruban autour du cou, bleu ; et comme des perles répandues, un collier arraché ou des dents [...] À l'exception de la table, aucun meuble, à l'exception de la tasse et du

crayon, aucun objet [...] sous la table une pomme pourrit [...] mur de gauche, tout le papier arraché, restent des lambeaux, des fils pendent, des cheveux on dirait, pris dans le plâtre [...] à l'exception d'une photographie, elle tient par deux punaise, aucune image (*elle serait sur la photographie, elle y serait mais reléguée au second plan; elle dépasserait d'une tête, comme chaque année sur la photo de classe – elle dépassait toujours d'une tête. Elle serait sur la droite derrière celle qui sourit. Son sourire à elle on le chercherait, pas qu'elle fasse la tête, une timidité; si elle avait souri elle aurait déployé sa main en éventail devant ses lèvres, comme font les japonaises dans les films, même sur les estampes; sa main pour cacher la béance* [...] pas de porte ; à ras de sol, un simple trou [...] elle aurait ce visage d'alors, les joues, les cheveux

le papier peint aux impressions de [*si je pouvais faire un pas, tendre le bras et retourner ton visage*] variations ton sur ton bois de rose [*vue d'ici on dirait qu'elle respire*] l'usure aux raccords des lés comme gratté avec l'ongle traces, surtout le mur de droite [*approcher et retourner son visage*] traits de crayons chiffrés, à un mètre du sol environ, le premier partant du bas : un mètre vingt ou un peu plus [*d'ici on dirait qu'elle respire*

et qu'elle ne respire pas] puis tous les cinq centimètres, les uns au-dessus des autres : comme mesurer des enfants [compter est une façon d'échapper : depuis combien de temps es-tu ici] mais il y a du sang ; du sang séché ou bien, comme mesurer des enfants avec du sang [faire un pas tendre le bras et] un meuble a été là [et retourner ton visage] des étagères c'est probable, un cadre [on dirait que tu ne respires pas et que tu respires] c'est probable, [face contre terre] un miroir et les sandales accrochées au clou par le talon [comme on pend la brebis au pays tu te souviens – caresser ta joue] dessin en pattes de mouches dans l'angle [réponds moi] il faut s'approcher pour voir [je suis venue pour te sauver ne ris pas] rond, bouche, yeux : une tête, pas encore un visage [imaginer est une façon d'échapper: ton visage] une fenêtre perce le mur, aveugle [si je pouvais seulement, un pas] et l'ours démantibulé dans la poussière, truffe contre verre, le ruban autour du cou, bleu ; et comme des perles répandues, [on dirait une chambre d'enfant, c'est joli une chambre d'enfant, tu te souviens : elle disait, il faut dormir maintenant, un baiser sur la joue et puis] un collier arraché [est-ce qu'il l'ont fait ça] ou des dents [c'est pour ça, je veux dire à cause de ça, que maintenant tu te reposes, bientôt tu vas te retourner ou c'est moi

qui vais bouger] À l'exception de la table, aucun meuble, à l'exception [si je pouvais seulement faire un pas vers toi] de la tasse et du crayon, aucun objet, sous la table une pomme pourrit, mur de gauche, tout le papier arraché, restent des lambeaux, des fils pendent, des cheveux on dirait, pris dans le plâtre [si je pouvais seulement et retourner son visage] à l'exception d'une photographie, elle tient par deux punaise, aucune image [tu serais sur la photographie, tu y serais mais reléguée au second plan; chaque année sur la photo de classe tu dépassais d'une tête —elle dépassait toujours d'une tête— tu serais sur la droite derrière celle qui sourit — son sourire à elle on le cherchait, pas qu'elle fasse la tête, une timidité je crois — si tu avais souri tu aurais déployé ta main en éventail devant tes lèvres, comme font les japonaises dans les films— sa main pour cacher la béance] pas de porte ; à ras de sol, un simple trou [si je pouvais] ... [ton visage d'alors, les joues, les cheveux]

avancer. Frapper se demander: Ouvrir avec sa clé. Entrer. Balayer du regard : lit recouvert, rideaux tirés, plateau sous la fenêtre ; il y a ou il n'y a pas plateau, ils prennent ou pas le petit déjeuner dans la chambre, le

plateau c'est du temps en plus, c'est du temps en moins : décompter; ne pas s'arrêter sur un détail, ne pas s'arrêter. Respecter le cadence : Du placard ouvert de la chambre douze sort une voix, avec de la musique derrière : du violon et du violoncelle, un quatuor peut-être. La voix ne parle pas normalement, je veux dire pas comme dans une conversation courante, on dirait qu'elle joue; pour autant elle ne chante pas ; on dirait qu'elle jongle avec les phrases et les mots d'une texture peu habituelle, et des sonorités se répètent. (un jour avec mon père, nous écoutions la radio, il avait dit : là, tu entends bien que ça parle « littéraire » pas comme moi qui te parle à présent...) C'est ça je me dis, la voix qui sort du placard ouvert parle : « littéraire »; j'entends des bois et des plaines; je reconnais des loups, dans une voix de contralto. Sur l'étagère du placard ouvert la galette noire d'un disque tourne

[si je pouvais faire un pas, tendre le bras et retourner ton visage : vue d'ici on dirait qu'elle respire ; approcher et retourner son visage – compter est une façon d'échapper : depuis combien de temps es-tu ici ; faire un pas tendre le bras et

retourner ton visage : on dirait que tu ne respirez pas et que tu respirez , face contre terre – comme on pend la brebis au pays tu te souviens –, caresser ta joue : réponds moi : réponds moi : je suis venue pour te sauver : ne ris pas ; imaginer est une façon d'échapper ton visage ; si je pouvais seulement, un pas (on dirait une chambre d'enfant, c'est joli une chambre d'enfant, tu te souviens : elle disait, il faut dormir maintenant, un baiser sur la joue et puis) Est-ce qu'il l'ont fait : ça ; c'est pour ça, je veux dire à cause de ça , que maintenant tu te reposes. Bientôt tu vas te retourner ou c'est moi qui vais bouger ; si je pouvais seulement faire un pas vers toi ; si je pouvais seulement et retourner son visage ; si je pouvais

À l'exception de la table, aucun meuble, à l'exception de la tasse et du crayon, aucun objet ; sous la table une pomme pourrit : mur de gauche, tout le papier arraché, restent des lambeaux, des fils pendent, des cheveux on dirait, pris dans le plâtre, dans le plâtre du mur et il y a un trou de la taille d'une pièce de monnaie; impossible de plaquer mon œil contre le trou pour voir derrière sans risquer de me brûler la rétine : du trou sort de la lumière, comme d'une cabine de projection, un faisceau puissant ; je me

retourne, je vois mon ombre projetée sur l'autre mur, je me vois ombre, il semble que je porte un chapeau ou c'est le contour très lisible d'une protubérance crânienne, j'évite de penser à une tumeur; et elle bouge les bras, l'ombre je veux dire, on dirait qu'elle me salue : je me regarde et je la vois sortir bon, mais le regardant dans l'oreille et m'imaginant le relever et le prendre avec mes bras je me disais : tout de même une fois que tu l'auras relevé tu en feras quoi. Tu as la force de le relever tu le crois et c'est possible mais tu en feras quoi une fois dans tes bras. Peut-être qu'il faudrait le trainer plus loin, je pensais, du moins le déplacer parce qu'ici il est exposé je pensais. Au monde même, je pensais en le regardant dans l'oreille. Je m'imaginai l'avoir relevé et le maintenir avec mes bras sous ses bras, contre moi mais il pivote sur le sol et dans le même mouvement, comme glissant détaché de la pesanteur il se retrouve sur ses pieds sans que je comprenne comment il a fait; ses jambes sont nues, roses de ce rose pâle des roses anciennes, il est chaussé de pointes comme sont les danseuses à l'Opéra ; juchés sur ses chaussons, genoux légèrement fléchis il ouvre les bras vers moi, il a de longues

mains, des doigts déliés, il me regarde cependant je ne peux pas voir son visage : c'est lui qui me soulève et nous dansons un pas de deux; des piétons jettent des pièces

Quand j'ai vu *Le lit défait* de Delacroix, j'ai pensé que c'était le portrait en creux d'un dormeur. La salle du musée est maintenue dans une obscurité relative, sous le tableau représentant le lit il y a la chaise du gardien, elle est surmontée d'un petit cartel qui invite à s'asseoir ; on peut, dit le texte, c'est même recommandé s'abandonner au sommeil, où à la somnolence; il est également fortement recommandé de se déchausser une boîte à droite de la chaise est prévue à cet effet – les insomniaques ne sont pas autorisés à s'asseoir : une caméra enregistre

« Je m'en vais dans ma cuisine, trois mètres sur trois mètres sur trois mètres, attendre qu'il me siffle. ... Ce sont de jolies dimensions » au mur jardin de la cuisine il y a un cadre vide, trente centimètres sur trente environ, de couleur sombre, mouluré et vernis, façon petit tableau de maître : classique donc. Le

cadre est accroché à environ un mètre cinquante-cinq du sol ; si c'était un miroir on pourrait, pourvu qu'on soit de taille standard, s'y regarder pleine face sans avoir à se contorsionner. Un cadre vide : façon de parler puisque le cadre cadre le mur. C'est un cadre vide avec un mur derrière : un tableau de mur en quelque sorte

la cinquième (la sixième déguisée en cinq...) est une chose si ténue qu'on peine à la décrire – La vitesse avec laquelle la lumière remontait; j'avais éteint la lampe, mais, à cause de l'écran de l'ordinateur allumé, je ne pouvais échapper à mon reflet; derrière le vitre quelque chose tremblait, était-ce mon reflet ou le feuillage qui tamisait la vue en plongée sur la baie; était-ce ma peur de voir venir le jour sans avoir su d'où elle venait; sur la vitre les poussières et les traces de pluie accumulées poudroyaient, le soleil se levait orange et rose – sur l'écran de l'ordinateur il y a ce film sans images et sans son, j'en perçois la tension et j'en éprouve la durée ; ce sont des images violentes de guerre je crois, lavées, ou comme passées au blanc, le son n'est qu'un bruit blanc; vient ce plan de mer,

comme la mer au loin dans la baie devant moi, cependant sans mer, ni baie où un bateau s'enfonce avec ses cris ; ce sont des images d'actualités récentes, aveugles

Épilogue

L'homme était là depuis au moins six heures, penché sur le loquet de la porte de la chambre qui ne voulait pas s'ouvrir et, voyant sa figure désolée, il avait dit : si vous envisagiez ne serait-ce qu'un instant la chose du point de vue de la porte. Malgré la sûreté de ses gestes rien n'y faisait. La porte ne s'ouvrirait pas ; ou bien dans quelques jours avait dit l'homme. Elle pensait que si elle touchait la porte, elle allait tomber en poussière, et que derrière, il n'y avait rien, à part la vie

L'homme était là comme personne et il y avait de la terre autour et des feuilles. Beaucoup de feuilles pourtant c'était sur un quai et il n'y avait pas d'arbre ; le regardant, regardant ce corps, cet homme en somme, du moins en avait-il l'apparence, même sans chapeau, et le regardant autant qu'elle le pouvait ; l'homme ne se tournait pas. Un morceau de bois, elle

avait pensé, une souche. Elle s'était même raclé la gorge, elle espérait peut-être le réveiller : Si c'est un homme comme elle le pensait il pouvait une fois se retourner. Rien qu'un peu; même une fois, à peine. Elle le pensait très fort ; mais sur ce quai rien ne bougeait. Pas même une feuille. Et elle ne parlait pas leur langue.

vosre n° de version
date de dernière mise à jour

